

Si j'étais président ! (1)

On peut tout imaginer dans le cadre d'une chronique qui est l'exercice le plus personnel de toutes les formes journalistiques, mais se prendre pour le président de la République peut être interprété comme le signe majeur d'une prétention sans limites et un glissement vers un narcissisme outrageusement insultant pour un homme qui tient plus que tout à sa modestie. Donc, précisons-le pour les amis lecteurs qui pourraient nous prendre pour ce que nous ne sommes pas : il ne s'agit que d'une politique-fiction. Je n'ai ni les capacités, ni l'envie d'ailleurs de remplir ce rôle.

Voilà, je viens d'être élu. Je convoque le ministre des Finances et lui demande de réduire toutes les dépenses fastueuses imposées par le protocole. Plus de meubles importés à prix d'or et de garde-robe élaborée par les stylistes de renom ; juste le strict minimum. Mon bureau sera de style berbère. Il y a des artisans qualifiés pour me créer un mobilier qui fera l'envie de mes visiteurs par sa sobriété et son ancrage dans les traditions millénaires de mon peuple. Quand un roi ou un président vient en Algérie, je pense qu'il n'a pas à dormir dans une chambre importée ou s'asseoir sur un fauteuil signé par les créateurs les plus prestigieux de Paris ou de Milan ! Ce serait d'une telle vulgarité. Par contre, étant en Algérie, je me ferai un plaisir de lui montrer la richesse de notre patrimoine architectural, culturel et même culinaire. Après avoir convoqué le ministre des Finances, je prendrai l'avion pour Mascara où je déposerai une gerbe de fleurs sur la stèle érigée à la mémoire de l'émir Abdelkader, fondateur de l'Etat moderne algérien. Puis, tout près, j'en ferai de même sur la tombe du martyr Zabana, premier

condamné à mort de la guerre de Libération.

A Tlemcen, j'irai embrasser mes amis, ces grands patriotes qu'on met malheureusement dans le même sac d'un régionalisme souvent combattu par un régionalisme plus abject encore. Je dirai à Tlemcen que le temps de la vraie réconciliation est venu et que les martyrs, dont le sang arrose chaque centimètre de ces terres gorgées d'héroïsme, pourront enfin reposer en paix : leur ville et leur région seront désormais dans le cœur de tous les Algériens. Je ferai le serment de tout entreprendre pour donner à cette partie chère de mon pays la place qu'elle mérite : celle d'une seconde capitale.

De là, j'irai à Constantine pour me recueillir sur la sépulture de l'imam Ben Badis, réformateur et éducateur qui a lutté pour un islam de tolérance et de fraternité, un islam qui combat l'obscurantisme, l'arriération et s'oppose catégoriquement aux confréries religieuses réticentes au progrès et à la science. A côté, à Guelma, j'irai faire un pèlerinage à Aïn-Hassania pour dire à la tribu des Boukharouba : *«Merci d'avoir donné à l'Algérie un homme qui a rendu leur dignité aux khammès et aux bergers. Merci d'avoir permis à leurs enfants d'être des médecins, des ingénieurs et des architectes qui honorent l'Algérie partout dans le monde.»* Dans la région de M'sila, je ferai une halte à la maison des Boudiaf et demanderai à la famille l'autorisation de la transformer en musée pour honorer la mémoire du grand combattant qu'il fut et du président honnête et courageux qu'il a voulu être. A Biskra, je m'inclinerai sur la tombe du colonel Chabani, assassiné par les dictateurs en herbe, tous complices du fauchage d'un des éléments les plus qualifiés de la jeune Armée nationale populaire. Ceux qui ont donné l'ordre de le tuer et ceux qui ont siégé au tribunal l'ayant

condamné et qui se sont tus, assistant passivement à la funeste fusillade, sont tous responsables devant l'Histoire ! Ayant connu son frère il y a quelque temps pour défendre, dans ces colonnes ou d'autres, la mémoire et l'honneur du martyr, je lui donnerai une franche et fraternelle accolade et présenterai à la famille les excuses du peuple algérien. De là, je ferai un saut dans les Aurès pour lancer un message d'espoir aux populations locales. Je grimperai sur les cimes du Chélia pour dire aux familles éprouvées par la misère et les fausses promesses que des programmes spéciaux vont être annoncés pour leur permettre de retrouver leur dignité. Je leur dirai qu'elles sont également concernées par les mesures qui seront prises dans le cadre du plan national pour la sauvegarde et la promotion de la langue nationale amazigh.

J'irai en Kabylie, pays des hommes debout, pour dire aux enfants de Béjaïa, Tizi-Ouzou, Bouira que le temps de la réconciliation est arrivé, que l'Algérie a besoin d'eux pour bâtir un nouveau rêve. J'irai me recueillir sur la tombe de Lalla Fatma N'soumer et annoncerai à partir de ce lieu l'abrogation du code de la Famille et la fin de la polygamie. Je présenterai des excuses aux descendants de l'héroïne pour le massacre télévisuel et l'affreuse image de la civilisation berbère donnée par le feuilleton tourné en... Syrie. J'irai également sur la tombe de Massinissa Guermah, martyr de la lutte citoyenne, et demanderai que des rues, des établissements scolaires et des localités portent son nom. Je demanderai aux Arouch de passer me voir à Alger. Je leur présenterai mon plan pour régler définitivement la crise kabyle du début des années 2000. Je leur parlerai de ma conception de la démocratie : c'est le système qui garantit l'alternance et qui ne peut être que l'expression de la volonté populaire ;

pas celle que l'on convoque frauduleusement pour prolonger les mandats au-delà des limites imposées par la Constitution, mais celle qui sort de l'urne libre. Je leur dirai franchement que la langue arabe ne peut pas être abandonnée comme le demandent certains extrémistes.

Je leur annoncerai un programme spécial pour permettre au berbère de sortir du stade folklorique dans lequel il a été confiné. Son enseignement sera généralisé. Les cours d'histoire seront revus et corrigés pour permettre aux jeunes générations de mieux s'imprégner des réalités nationales à mille lieues de ce qu'on leur raconte habituellement. Dans toutes les wilayas, il sera demandé aux responsables de la culture d'inclure des activités spécifiques en langue berbère dans leurs programmes. Un bouquet de chaînes numériques parlant toutes les variantes du berbère sera mis en place. Des canaux pour enfants, d'information, sportifs et culturels d'expression berbère seront lancés. Dans les wilayas où la majorité de la population parle tamazight, les programmes des chaînes locales seront dans cette langue. Enfin, les députés qui le désirent pourront s'exprimer dans leur langue maternelle. Pour ceux qui ne comprennent pas, on utilisera dans un premier temps la traduction simultanée en espérant qu'au bout de quelques années, on n'aura plus besoin d'une telle absurdité ! Il s'agira d'un premier train de mesures prises en urgence pour lancer un message d'espoir aux populations meurtries de la Kabylie et de certaines régions des Aurès. Des actions en profondeur seront réalisées par la suite, après une large consultation des principaux intéressés.

A Alger, j'irai à La Casbah pour faire l'annonce du plan le plus ambitieux de l'Algérie indépendante et qui donnera à



Par Maâmar FARAH
farahmaamar@yahoo.fr

la citadelle d'El-Bahdja les allures d'un grande cité d'art et d'histoire ouverte à la vie et au tourisme, une ville entièrement restaurée et où les boutiques et les ateliers artisanaux, les librairies, les salles de concert, les petits théâtres, les cafés populaires et les restaurants gastronomiques, attireront tous les nostalgiques de ce quartier mythique. Alger sera toujours Alger et mérite un plan spécial pour stopper sa dégradation et la mal-vie qui y règne. Tout sera mobilisé pour que notre capitale retrouve son lustre, mais pas au détriment des familles qu'on déloge pour faire plaisir aux amis du Golfe arabe, pas avec des tours de verre qui ne serviront qu'à enrichir les plus riches par la spéculation immobilière ! Alger sera plus algérienne que jamais, fière et debout en face de la mer, ouverte d'abord aux enfants de l'Algérie ! Et pour qu'elle puisse s'épanouir sans les tracasseries actuelles et les mille difficultés de la vie quotidienne, je prendrai la décision de délocaliser la capitale politique en créant une nouvelle ville sur les hauts plateaux steppiques de Djelfa. Une sorte de Washington ou Rabat qui ne gênent en rien la croissance et la prépondérance de New York ou Casablanca !

M. F.

A suivre jeudi prochain

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

laalamh@yahoo.fr
laalamhakim@hotmail.com

Le doux ronron des grosses colères du Palais !

Chez nous, y a pas que les moutons qui portent des...

...cornes !

«Le chef de l'Etat a sommé l'exécutif d'accélérer la réalisation de son programme.» Je crois bien que c'est la première phrase que j'ai croisée lorsque, sortant de l'adolescence, j'ai commencé à feuilleter les deux ou trois journaux du très réduit paysage médiatique de l'Algérie de l'époque de mon enfance. Ainsi donc, du plus loin que je me souviens — le plus loin dans ma conscience balbutiante des choses de la cité — j'ai toujours lu ou entendu un président exhorter son exécutif à réaliser son programme dans les plus brefs délais. D'ailleurs, j'en suis très vite arrivé à croire que les présidents algériens, lorsqu'ils sont propulsés présidents, se doivent en premier d'apprendre à prononcer solennellement cette phrase-là, et pas une autre : «Je vous demande d'accélérer l'application de mon programme !» Ce qui expliquerait pourquoi tous les ministres de l'Intérieur tardent le vendredi suivant le scrutin présidentiel à venir annoncer le résultat du vote. Programmée pour 10 heures, le matin, cette annonce est la plupart du temps retardée à midi, voire en début d'après-midi. En fait, le chargé de l'intérieur du système est contraint d'attendre le

feu vert. Et ce n'est qu'une fois qu'on lui a annoncé dans l'oreillette greffée à son œil droit que le président est enfin arrivé à prononcer correctement la fameuse phrase que le ministre daigne venir à la rencontre des journalistes pour leur bafouiller à la face des chiffres hésitants de transparence. Tout l'art du prononcé de cette phrase, c'est de nous convaincre, nous, que le président a perdu patience, s'est emporté, a piqué une colère noire devant la lenteur soupçonnée du gouvernement à «exécuter» le programme qu'il lui a tracé. Je ne compte plus les colères depuis 1962. Les premières, celles des seventies, me faisaient encore tressaillir. Je me disais «tiens ! Il se passe quelque chose au palais. Ce n'est pas normal». Puis, les années passant, et les colères se succédant à un rythme un peu plus soutenu que celui mis par le gouvernement à appliquer le programme présidentiel, j'ai, moi aussi, comme tous mes compatriotes, appris une chose essentielle dans la vie d'un Algérien équilibré et structuré : ne jamais se fier aux colères du palais. Elles ne sont là que pour étouffer le silence assourdissant d'un appareillage de gouvernance en panne. Je fume du thé et je reste éveillé, le cauchemar continue.

H. L.

